

DU MÊME AUTEUR

Un autre chemin (2021)

Victoire MOREL

Les sapins d'Alsace
parlent à voix basse

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-7536-4

Conception graphique : Geoffroy Galliot pour Fou de Bassan Communication

© **Victoire Morel**

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteure est seule propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A Charles, cet arrière-grand-père si courageux, à qui je pense toujours avec tendresse,

A Ignace, cet arrière-grand-oncle rebelle dont le sang habite mes veines,

A Pierre, mon grand-père, qui a porté sur mes neuf premières années de vie le regard affectueux que je n'oublierai jamais.

*« Je suis d'un pays, d'un horizon, d'une frontière
Qui sonne guerre, qui sonne éternel hiver
Et si tu veux m'apprendre, si tu veux vraiment bien
me connaître
Je suis dans chaque mot dans chacun de mes gestes
Une fille de l'Est »*

Jean-Jacques Goldman pour Patricia Kaas

Thorigny-sur-Oreuse, 23 juin 1940

— C'est mon devoir d'y aller Henriette !

— Non, je t'en supplie, que vais-je devenir seule ici avec les enfants ? Je n'y arriverai jamais en pleine guerre ! J'ai peur, j'ai besoin que tu restes avec moi, Jules, tu ne peux pas m'abandonner, je t'en prie, reste avec nous !

La jeune femme fondit en larmes. Elle ne s'attendait pas à ce que Jules lui annonçât une telle nouvelle. Certes, la guerre était omniprésente, mais Henriette l'avait occultée jusqu'à lors, tellement préoccupée par sa vie quotidienne. Gabriel, son fils aîné, venait de fêter ses six ans, Anne et Charles le suivaient de près, et les jumeaux Pierre et Joseph n'avaient encore que quelques mois. Avec cinq enfants aussi petits, le conflit mondial était passé au second plan jusqu'à ce jour maudit de juin 1940. L'offensive allemande avait commencé quelques semaines auparavant et des millions de Français s'étaient jetés sur les routes, sans vraiment savoir où ils allaient. La panique apparaissait palpable et le chaos évident. Le maréchal Pétain venait d'appeler à cesser les

hostilités, mais, dès le lendemain, le général de Gaulle, depuis Londres, avait exhorté les Français à lutter.

Comme la plupart d'entre eux, Jules n'avait pas d'avis sur la question. Il avait été mobilisé dès le début du conflit, mais était resté sans affectation jusqu'à ce qu'il soit renvoyé dans son foyer à la naissance de Pierre et Joseph. Il était rentré frustré et légèrement honteux de n'avoir pas combattu, mais tout de même soulagé. Depuis son retour, il avait ouvert son cabinet médical qui ne désemplissait pas et avait mis sa femme et ses cinq enfants à l'abri à Thorigny-sur-Oreuse, chez les parents d'Henriette.

L'annonce de l'armistice méprisable signé par Pétain et de l'instauration d'une ligne de démarcation avait produit sur le jeune homme l'effet d'un électrochoc sans qu'il comprenne vraiment pourquoi. Était-ce ces images d'exode, de familles jetées sur les routes ? Était-ce les combats qui se poursuivaient sporadiquement sans que les blessés ne puissent être soignés dans la confusion générale ?

Et brutalement, en ce jour de juin, Jules avait pris la décision que sa femme ne parvenait pas à accepter : il allait repartir au front. Le jeune homme avait achevé ses études de médecine quelques mois plus tôt alors que la guerre se trouvait aux portes de l'Europe. Ce métier avait été pour lui une véritable vocation, d'aussi loin qu'il pouvait s'en souvenir. Sa mère avait bien essayé de l'en dissuader, elle aurait préféré voir son fils instituteur, mais Jules avait tenu bon. Il avait ainsi prêté le fameux serment d'Hippocrate deux mois après l'entrée en guerre de la France, devant des

professeurs plus préoccupés par les bruits de bottes que par sa thèse.

Cette fois, Henriette était secouée par de gros sanglots et Jules était torturé de voir la jeune femme si désespérée. Il la prit dans ses bras avec douceur.

— Calme-toi ma chérie, je t'en prie. Tu te trouves en sécurité ici et tu n'es pas seule. Tes parents pourront pour t'aider et notre brave Louise a promis qu'elle ne te laisserait jamais tomber. Je ne vais pas m'absenter bien longtemps, tu sais. La guerre semble, hélas ! perdue pour nous. Mais je n'arrive pas à accepter d'abandonner les derniers blessés de cette terrible offensive sans soins. Le journal d'hier donnait des nouvelles terrifiantes, je ne peux rester ici, je meurs de honte.

— Et ta famille alors ? Elle ne compte pas ?

— Henriette ne fais pas l'enfant s'il te plaît ! Bien sûr que vous êtes, tous les six, plus importants que tout au monde. Mais je sens que le devoir m'appelle. Je n'ai pas le choix : je dois y aller, répondit Jules avec obstination.

La jeune femme se calma peu à peu. Elle avait compris que la décision de Jules apparaissait irrévocable et qu'il était inutile d'essayer de le convaincre de renoncer. Elle essuya ses yeux avec son tablier et dit d'une voix tremblante :

— Très bien. Et quand donc penses-tu partir ?

— Ce soir.

— Ce soir ? ajouta-t-elle avec stupéfaction.

— Tu as lu comme moi les dernières nouvelles : une ligne de démarcation infranchissable va être mise en place après-demain. Ma section d'infirmier militaire est repliée à

Ax-les-Thermes depuis quelques semaines. Si je ne pars pas aujourd'hui, je ne pourrai pas m'y rendre.

— Ax-les-Thermes ? Mais où est-ce ? Je pensais que ton régiment se trouvait à Besançon ?

— C'est une petite ville des Pyrénées.

Henriette vacilla sous le choc. Lors de sa mobilisation, son mari vivait à quelques dizaines de kilomètres de Nancy et elle n'avait pas imaginé un instant qu'il puisse aller aussi loin, plus loin qu'elle-même n'avait jamais été. Son Jules allait partir à l'autre bout de la France, traversant un pays en proie à la panique et au désordre total. C'était insensé. Pourtant, elle choisit de se taire, se sentant impuissante.

— Mon train part à quatre heures cet après-midi, je file faire ma valise.

Après un dernier baiser dans les cheveux de sa femme, Jules tourna les talons très vite et monta dans la chambre qu'ils occupaient dans la maison des parents d'Henriette. Il se sentait coupable, il était déchiré et déboussolé par la peine qu'il infligeait à son épouse chérie. Mais comment faire autrement ? La plupart des hommes de sa génération étaient au combat, prisonniers de guerre, blessés, voire morts. Il ne pouvait rester là sans agir alors que des soldats enduraient tant de souffrances, sans personne pour les soigner.

Tous les matins, depuis le début de la débâcle, Jules se précipitait sur « *L'Écho de Nancy* » pour prendre des nouvelles de cette guerre aussi indigne que la précédente. Et, chaque jour, il serrait les poings en lisant le calvaire infligé à tout un peuple, civils et militaires sans distinction.

Le jeune médecin dormait mal, d'un sommeil empli de cauchemars, de sang et de larmes. Jamais il n'avait osé se confier à Henriette, lui expliquer qu'il ressentait un mélange de honte et de colère. Mais aujourd'hui et malgré l'Armistice, la coupe était pleine, il ne pouvait supporter sa propre passivité. Il devait partir, il ne pouvait plus faire autrement sans se sentir lâche parmi les lâches.

Il jeta à la hâte quelques vêtements dans une vieille valise et s'apprêta à redescendre faire ses adieux. Henriette avait certainement dû informer ses parents de la décision de son mari et Jules appréhendait la réaction de Maurice, son beau-père. Traînant son bagage derrière lui, le médecin retourna vers le salon d'un pas lent. Maurice et Madeleine, ses beaux-parents, se trouvaient dans leurs fauteuils habituels et il remarqua que Madeleine avait les yeux rouges, comme si elle avait pleuré. Henriette se tenait debout, pâle, les bras croisés et l'air hagard, ses beaux cheveux bouclés en bataille. Les deux bébés dormaient paisiblement dans leurs couffins, mais les trois autres enfants, assis par terre aux pieds de leur mère, semblaient conscients de la gravité du moment. Même le jeune Charles, âgé seulement de trois ans, ne mouftait pas et affichait un regard sombre en fixant son père d'un œil noir. C'est Maurice qui parla en premier.

— Jules, pensez-vous vraiment avoir opté pour la bonne décision ? Bien entendu, nous nous occuperons de notre fille et de nos petits-enfants, mais ne croyez-vous pas que votre place se trouve auprès d'Henriette et de vos cinq petits ? Après tout, personne ne vous a forcé à rejoindre cet hôpital.

— Non, c'est vrai, personne ne m'a rien demandé,

Maurice, vous avez raison. Mais avez-vous entendu à la radio ce qu'il se passe dehors ? La confusion la plus totale règne, les gens fuient vers le Sud, des hommes désertent et des milliers de Français, civils et militaires, sont abandonnés sans personne pour les soigner.

Pétain a certes signé l'armistice, mais tout ne s'est pas arrêté du jour au lendemain, vous le savez comme moi. Des enfants malades errent sur les routes, et tous les hôpitaux débordent de malades. Je suis navré, je ne peux rester là à ne rien faire, je ne peux pas le supporter, j'ai trop honte.

— Honte de quoi ? Le père d'Henriette sentait la colère l'envahir, mais essayait de la contenir. Vous exercez votre métier à Nancy tous les jours et, croyez-moi, les civils aussi ont besoin d'un médecin.

— Je sais. Mais ma décision est irrévocable et elle me semble juste. J'ai échappé à la guerre jusqu'à présent, je dois prendre ma part désormais.

— Vous avez été rapidement démobilisé comme père de cinq enfants en bas âge. Votre responsabilité me paraît bien plus grande vis-à-vis de Gabriel, de la petite Anne, de Charles et maintenant de Pierre et de Joseph. Avez-vous écouté la radio ? Cela me paraît une folie de prendre la route pour aller à l'autre bout du pays. Il n'y a plus de ponts, plus de voies ferrées, vous n'y arriverez jamais Jules !

Jules ne répondit pas, mais son visage était fermé. Maurice sentit que la partie était perdue et que la décision de son gendre était sans appel.

Le vieil homme était partagé entre l'admiration pour le courage et le patriotisme de Jules, et la colère de le voir

abandonner ainsi sa famille sans savoir s'il sortirait indemne de cette équipée insensée. Jules s'approcha du berceau des deux bébés et caressa tendrement la joue de chacun d'eux. Il leur murmura tout bas quelques mots doux, puis il tendit les bras aux trois aînés qui se ruèrent dedans.

— Tu reviendras vite Papa, n'est-ce pas ? dit simplement Gabriel.

— Bien sûr mon grand. Prends bien soin de ta maman.

— Papa, Papa, je ne veux pas que tu partes ! La petite Anne, sensible à l'ambiance dramatique, commençait à pleurer à gros sanglots en s'accrochant à son père.

— Ma chérie, je serai de retour très bientôt, je te le promets.

Jules s'approcha d'Henriette et tenta de la prendre dans ses bras, mais la jeune femme se détourna sans un mot. Il réussit toutefois à déposer un rapide baiser dans les cheveux de son épouse, attrapa sa valise et sortit sans se retourner.

2

Malgré la chaleur encore suffocante, Jules se hâtait vers l'arrêt du car qui se situait à quelques mètres de la maison de ses beaux-parents. Les adieux avaient traîné en longueur et il avait craint de rater cet autobus et donc, sa correspondance pour Paris. En pleine guerre, tout était très compliqué pour se déplacer et les trains s'avéraient plutôt rares. Rallier Ax-les-Thermes allait s'avérer une véritable gageure. Certes, la ligne de démarcation n'existait pas encore officiellement, mais les Allemands grouillaient partout et contrôlaient tout avec l'arrogance des vainqueurs. Ils n'allaient pas manquer de lui poser des questions et l'empêcheraient sans aucun doute de rejoindre un hôpital militaire français. Jules avait donc prévu d'expliquer qu'il devait aller soigner une cousine malade qui vivait au fin fond des Pyrénées et espérait que son statut de médecin allait l'aider. Ce prétexte lui semblait peu crédible, mais il n'avait pas trouvé mieux. « *Je verrai bien* », songea-t-il. Il comptait sur le désordre ambiant pour parvenir à ses fins sans contrôle et sans être refoulé. Le car apparut au bout de

la rue principale et Jules fit signe au conducteur.

L'autobus était quasiment vide, ce qui paraissait étonnant en cette période troublée. Pourtant, de nombreux Français se pressaient sur les routes pour aller se mettre à l'abri tant qu'il en était encore temps. Il s'installa contre une fenêtre, sa valise à côté de lui, et poussa un soupir de soulagement. Le moment du départ s'était avéré éprouvant. Il comprenait évidemment l'angoisse et la tristesse de sa femme et il avait failli renoncer, empreint de culpabilité. Mais il ne doutait pas de faire son devoir et il ressentait instinctivement que cette décision s'imposait à lui, sans qu'il ne puisse s'expliquer pourquoi. Bien entendu, il éprouvait une certaine inquiétude et sentait même par moment la peur l'envahir : et s'il ne survivait pas ? Il n'ignorait pas l'omniprésence de la mort dans le pays depuis près d'un an et Jules savait que c'était une possibilité. Bien sûr, il ne partait pas combattre, mais il se mettait en danger malgré tout, c'était indéniable. *« Non, c'est ridicule, se rassura-t-il, je ne cours pas de gros risques, et l'Armistice a été signé. Et de toute façon, je refuse que mes enfants grandissent sans leur père. Je reviendrai ».*

Jules était encore perdu dans ses pensées quand le car arriva devant la gare de Sens. Une foule immense se pressait et Jules comprit immédiatement qu'il aurait du mal à prendre le train pour Paris. Des centaines de réfugiés affluaient là, sur la route du retour vers le Nord. L'armistice avait été signé la veille et tous ces gens qui erraient sur les routes depuis des semaines ou bien s'étaient réfugiés chez

des proches, n'aspiraient qu'à regagner leurs maisons au plus vite.

Le jeune homme descendit du car et s'approcha de la gare. Une femme l'agrippa par la manche, attirée sans doute par son allure soignée.

— S'il vous plaît Monsieur, ma fille a faim !

Jules sentit son cœur se serrer et pensa à sa petite Anne. Il mit la main à sa poche et tendit quelques pièces à la femme.

— Tenez, prenez cela, c'est tout ce que j'ai. Mais vous êtes blessée ?

Jules venait de remarquer qu'un des pieds de la jeune femme était en sang et que sa jambe était terriblement enflée.

— Ce n'est rien, Monsieur, c'est à force de marcher, merci, merci infiniment.

Et elle s'enfuit presque en courant. Jules voulut la retenir pour examiner ses plaies, mais réalisa qu'il ne disposait de rien pour la soigner. Dans sa précipitation et aussi par souci de ne pas trop se charger, il n'avait emmené aucun matériel médical, à l'exception de son stéthoscope qu'il avait mis au dernier moment dans sa valise. « *J'aurais dû emporter un peu d'alcool et quelques pansements* », regretta-t-il.

En entrant dans la gare, il fut pris de vertiges. Des centaines de personnes tentaient de s'approcher de l'unique guichet dans une cohue totale. Un seul train circulait chaque jour et le jeune médecin fut saisi par le découragement. Il essaya tout de même d'avancer, mais ce fut peine perdue. C'était chacun pour soi et hommes et femmes faisaient

preuve de la même violence pour passer devant les autres. L'animalité liée à la peur transpirait de partout dans cette foule compacte.

Jules s'éloigna lentement de la gare, atterré par ce désordre indécent. Il n'avait pas envie de se battre, et il y avait très peu de chance pour qu'il arrivât à monter dans ce train. Il aperçut un banc libre, juste devant une église et décida de s'y installer pour réfléchir et se reposer un peu.

À peine était-il assis que deux Allemands armés sortirent de l'édifice en parlant fort, ce qui attira son attention. L'un des deux lui jeta un regard inquisiteur et poussa son acolyte du coude en désignant Jules. Après un moment de flottement, ils s'éloignèrent, et reprirent leur patrouille. Jules poussa un soupir de soulagement, mais réalisa qu'il n'était pas prudent de rester là, les bras ballants. Manifestement, l'occupant arrêtait sans hésiter toute personne qui lui paraissait suspecte, c'est du moins ce qu'on lisait dans les journaux, et il valait donc mieux faire profil bas. Alors qu'il se levait, traînant sa valise derrière lui, il entendit tout à coup quelqu'un le héler :

— Docteur Wagner, ça alors, c'est une surprise de vous croiser dans cette ville !

Jules se retourna et reconnut un industriel de Nancy, dont il avait soigné l'épouse quelques semaines auparavant.

— Monsieur Nardon, si je m'y attendais ! Mais que fabriquez-vous donc à Sens ?

— Je me rends à Bordeaux, mais j'ai dû passer ici pour récupérer mes gosses chez leurs grands-parents. Je... ils vivront en sécurité à Bordeaux, ma femme s'y trouve déjà.

En se penchant, Jules vit qu'en effet deux enfants, un garçon et une fille qui étaient assis au fond de la voiture. Il leur sourit puis se tourna vers leur père.

— Vous avez raison, c'est le plus sûr pour eux. Jules n'ignorait pas que la famille Nardon était juive. Et vous n'y resterez pas vous-même ?

— Non, je ne peux pas abandonner mon entreprise et laisser mes salariés sans travail et sans ressource. Je vais tenter de revenir avant l'instauration du laissez-passer pour la zone occupée.

Jules fut admiratif par le courage de l'homme alors que la plupart des Français étaient minés par la peur.

— Monsieur Nardon, reprit-il, je me rends aussi dans le Sud-Ouest pour rejoindre mon hôpital militaire. Je n'ai pas trouvé de place dans le train : est-ce que vous accepteriez de m'emmener dans votre voiture ?

— Mais naturellement, Docteur, et avec plaisir. Allez-y, montez.

Jules se sentit soulagé d'avoir trouvé une solution. Il réussit à caser son bagage dans le coffre bondé et s'installa à côté de l'industriel qui démarra aussitôt. L'atmosphère autour de la gare était tendue, les Allemands patrouillaient sans relâche et les deux hommes devaient absolument éviter de se faire remarquer. À peine sortis de la ville, ils réalisèrent que le voyage allait être long. La voiture était contrainte de rouler au pas la plupart du temps, tellement les réfugiés étaient nombreux sur les routes. C'était une ambiance effroyable : des charrettes à foin, des vélos, des landaus, des enfants hagards, des familles qui

manifestement ne savaient pas toutes où elles allaient. Des hordes de gens se croisaient dans tous les sens, du nord vers le sud et du sud vers le nord, sans aucune rationalité, avec pour point commun la peur qui brillait dans leurs yeux.

Les deux hommes roulèrent un long moment en silence, abasourdis par le spectacle qui s'offrait à eux. Les enfants s'étaient endormis et Jules engagea la conversation avec son compagnon de voyage.

— Aller à Bordeaux, ce n'est tout de même pas un peu risqué dans le contexte actuel ? Le Gouvernement se trouve là-bas, les Allemands ne vont pas tarder à occuper la ville, pensez-vous vraiment que c'est le meilleur endroit pour emmener votre famille ?

— J'ai beaucoup hésité je dois dire, je ne savais pas quelle décision prendre. J'ai écouté la radio hier, mais cela ne m'a pas beaucoup aidé. La propagande bat son plein et la véracité des informations publiées laisse certainement à désirer. Mais j'ai compris que les discussions restaient vives entre les partisans de Pétain et ceux qui veulent continuer le combat, en suivant le général de Gaulle. Vous avez entendu la même chose Docteur ?

— Oui. Il semble régner la confusion la plus totale. Il se murmure que le gouvernement va quitter Bordeaux pour Clermont-Ferrand et qu'une partie des députés s'est enfuie vers l'Afrique du Nord. Je ne sais vraiment pas où nous allons. Quand je vois tous ces pauvres gens errer sur les routes, je me dis que peut-être il vaut mieux la paix à tout prix pour éviter trop de souffrance. Mais je ne peux me résigner à imaginer notre beau pays aux mains des boches.

— Moi non plus et, croyez-moi, je ferai tout contre cela même si cela doit me coûter cher, déclara Nardon en jetant un regard inquiet à l'arrière vers ses enfants. Nous n'allons pas exactement à Bordeaux, mais à Bazas, dans la campagne girondine. Tout paraît tranquille là-bas, nous trouverons plus facilement de quoi manger et mes petits y vivront en sécurité.

— Alors tant mieux. Pouvez-vous me laisser à Limoges ? Je vais essayer d'y prendre un train pour poursuivre mon chemin.

— Bien entendu Docteur. Je pense que nous y arriverons vers minuit. Vous pouvez dormir un peu, la route semble plus calme, reposez-vous, vous aurez besoin de toutes vos forces dans les semaines qui viennent.

Jules ne se fit pas prier, il était épuisé. Quelques heures plus tard, il remercia chaleureusement son chauffeur devant la gare de Limoges déserte. Les deux hommes se souhaitèrent bonne chance sans savoir s'ils se reverraient un jour.

De Limoges à Toulouse, 25 juin 1940

Jules avait passé la nuit dans la gare déserte et somnolé quelques heures. Dès le petit matin, lorsque le chef de gare fit son apparition, il se précipita vers lui pour savoir quand il pourrait reprendre son périple. Par chance, le train pour Toulouse devait passer une heure plus tard et après une correspondance de deux heures dans la ville rose, il pourrait poursuivre son voyage vers Ax-les-Thermes dans la journée.

Le jeune médecin avait terriblement faim. Les maigres sandwiches qu'il avait confectionnés à la hâte en partant avaient été engloutis depuis longtemps. À cette heure matinale, il avait peu de chance de trouver quelque chose à manger ici. Il allait devoir attendre Toulouse pour espérer grignoter quelque chose. Depuis d'interminables semaines, tous les Français avaient appris à patienter pour se nourrir, et souvent avec frugalité, mais pour Jules comme pour d'autres, c'était toujours aussi difficile.

Le train était bondé lorsqu'il entra en gare de Limoges. Le médecin parvint néanmoins à grimper et repéra un recoin